

NAM PHONG

REVUE BILINGUE LITTÉRAIRE ET DE DOCUMENTATION GÉNÉRALE

LYAUTEY, L'ASIATIQUE

par EUGÈNE PUJARNISCLE

« L'Africain », tel est le titre que la France reconnaissante — s'inspirant de la Rome antique — a décerné au Grand Maréchal qui vient de mourir. Les journaux, en retraçant sa belle carrière marocaine. Ils ont passé trop vite, à notre gré, sur le séjour qu'il a fait en Indochine. Cependant, ce séjour a eu, sur l'orientation de sa vie, une influence décisive, car c'est en Indochine qu'il a trouvé sa voie.

Chose curieuse : cet homme qui nous apparaît comme l'incarnation même du génie colonial, dont on ne se représente la silhouette hautaine qu'escortée de guerriers au teint basané, et se profilant sur un décor exotique, n'a senti que tardivement s'éveiller en lui la vocation coloniale. Jusqu'à quarante ans, il a mené la plus banale des vies de garnison. « Assoiffé d'activité, écrivait-il à sa sœur, j'étais condamné à tourner stérilement dans le même cercle et dans un cercle odieux. » Il trépignait d'impatience, mourait d'ennui, se désespérait de se sentir inutile, quand, de Meaux où il était chef d'escadron, il fut affecté à l'état-major du corps d'occupation du Tonkin ! Il bénit le télégramme qui l'a délivré de « la roue décureuil, de la stagnation stérile ! »

Pourtant il ne se rendit pas compte tout de suite de l'importance que cette mutation devait avoir sur sa destinée : « Je ne me doutais pas, déclare-t-il dans l'Avant-Propos de ses *Lettres du Tonkin et de Madagascar*, que, après vingt ans de carrière régulière en France, alternée entre la troupe et les états-majors suivant le rite consacré pour les officiers brevetés, c'était une voie nouvelle qui s'ouvrait désormais devant moi. » Une voie nouvelle, vraiment, et, il aurait eu le droit d'ajouter, glorieuse.

Il ne fallut pas moins de quatre bateaux pour le conduire de Marseille à Hanoi. Le *Pei-Ho* le reçut à Marseille et le déposa à Port-Saïd. Sur l'*Oxus* — dont les vieux coloniaux se souviennent encore — il effectua la plus longue partie de la traversée, de Port-Saïd à Saïgon. A Saïgon il monta sur la *Iamise* ; enfin, à Haïphong — car le chemin de fer de Haïphong à Hanoi n'était pas encore construit — il s'embarqua sur le *Phénix*. Parti de Marseille le 12 octobre 1894 — il y a exactement quarante ans ! — c'est au matin du 20 novembre qu'il mit le pied sur le Quai du Commerce — aujourd'hui Quai Clémenceau. Date mémorable : celle où un grand colonial naissait à la vie coloniale...

Il fut nommé chef du 2^e bureau militaire : « le seul intéressant », car, explique-t-il, « c'est le bureau qui centralise les opérations militaires, toutes les affaires de piraterie, tout ce qui concerne la politique et l'administration des quatre grands territoires militaires, en un mot tout ce qui est Tonkin, tandis que le premier bureau a tout ce qui est France, je suis donc bien servi ! » A l'encontre de beaucoup de coloniaux, il n'était pas venu si loin pour continuer à mener la vie de la métropole. Déjà, pendant la traversée, il s'étonnait, s'indignait presque de ne pas rencontrer un seul passager allant s'établir pour toujours en Indochine. C'est avec peine qu'il entendait ses compagnons de voyage « supputant les jours, les mois, les années, avant le retour définitif en France ! » Pour lui, le vrai colonial ne se prête pas, il se donne à sa colonie. La préoccupation constante du retour, lui apparaissait comme paralysante, comme détournant de l'action. Il estimait qu'on doit vivre à la colonie, comme si on n'en devait jamais partir.

Le 22 décembre, le Gouverneur Général, qui était alors M. de Lanessan, se rendit à Langson pour inaugurer la ligne de chemin de fer. Lyautey l'accompagna.

Langson, chef-lieu du 2^e territoire militaire, était alors commandé par le colonel Gallieni, déjà célèbre par son séjour au Sénégal et ses campagnes du Soudan. Lyautey l'avait rencontré à Hanoï. Mais il fallait qu'il le vit au milieu de ce petit royaume, qu'a force de *poigne*, de *tonpet*, de *certitude*, ce soldat administrateur avait pacifié et organisé, pour mesurer toute la grandeur du personnage, ou, comme dit Lyautey lui-même, du *Monsieur*.

On rapporte que c'est en entendant déclamer une ode de Malherbe que La

Fontaine sentit s'allumer en lui la flamme poétique, que c'est en lisant une page de Descartes que Malebranche se rendit compte qu'il avait le cerveau d'un métaphysicien. Comme le Héros, le Poète et le Philosophe avaient dépassé le milieu du chemin de leur vie quand l'admiration les révéla à eux-mêmes. Pareille bonne fortune échut à Lyautey : l'idéal qu'il portait en lui confusément, prit corps soudain devant ses yeux, en chair et en os, à Langson ; désormais, il eut un but précis : devenir un autre Gallieni ; il le devint.

Dans ces admirables lettres du Tonkin — qui sont un document psychologique de premier ordre, et un modèle de style simple, aisé, ferme, — Lyautey a défini lui-même cet idéal que dans la suite de sa vie, il réalisera trait par trait.

Ce qu'il tend à être, avant tout, c'est un « animal d'action ». Il veut laisser « ici-bas sa trace sur une œuvre féconde et durable », être un de ceux auxquels des hommes croient, dans les yeux duquel des milliers d'yeux cherchent l'ordre, à la voix et à la plume duquel des routes se rouvrent, des pays se repeuplent, des villes surgissent ». « Je me suis bercé de tout cela, confesse t-il ; et si cela m'échappe, c'est tout de même une rude déception. Car plus que jamais, je sens que, hors de l'action productrice, impérative et immédiate, je me ronge, je me corromps, et que mes fonctions demeurent sans emploi. Je suis l'antipode de l'agent anonyme et indirect, du rédacteur de bureau pur. »

Il ajoute :

« Je ne conçois le commandement que sous la forme directe et personnelle de la présence sur place, de la tournée incessante, de la mise en œuvre par le discours, par la séduction personnelle, par

la transmission visuelle et orale de la foi, de l'enthousiasme. »

Certes, dans la conception de cet idéal, il entre une grande part d'amour-propre à satisfaire. Il n'est point désagréable de se savoir « quelqu'un », de se sentir admiré. L'encens de la popularité, de la gloire, est bien doux à respirer. Oui, Lyautey aime la gloire et la recherche. Mais il veut la mériter, en faisant le bonheur des populations dont il a la charge. La guerre, pour lui, n'est pas une fin par elle-même. Sa véritable raison d'être, c'est une paix solide.

Je changerai l'épée en un soc de charrue

-- a dit Victor Hugo. Mais, pour Lyautey, il ne saurait y avoir antagonisme entre le guerrier et le laboureur : le rôle de celui là est de protéger celui-ci ; c'est à l'ombre des épées que le paysan peut labourer sa terre et récolter le riz qu'il a semé. Constamment il revient sur cette idée : parlant de Gallieni, du Maître, il dit « son œuvre d'un an se touche, s'entend. C'est grâce à lui que toute l'*extraordinaire paix* d'aujourd'hui a été aussi complètement possible ». En se rendant à Langson, il admire les environs de la ville où, treize mois plus tôt, les pirates « surprenaient les convois, tuaient deux de nos officiers, dont *les habitants terrorisés avaient fui les villages*, émigré en Chine, et sont aujourd'hui revenus, ont repris les rizières, exploité les *badjanes* abandonnées depuis dix ans ! »

Melchior de Vogüé avait fait paraître un bel article intitulé « nos Africains ». « Vous pourriez, lui écrit Lyautey, lui donner un pendant avec « nos Asiatiques ». Ah ! les modestes, énergiques, endurants et laborieux officiers qui, après avoir fait jusqu'à ces derniers mois la chasse la plus dure et la plus ingrate aux pirates, organisent maintenant le pays désor-

mais conquis, faisant des routes, bâtissant des marchés, administrant... » Enfin, longeant la frontière de Chine, il admire « tout ce réseau de blockhaus communiquant par la vue, par l'optique, si merveilleusement conçu par Gallieni, avec leurs gros postes de réserve en arrière, et leurs chefs réunissant tous les pouvoirs : tout ce système à l'abri duquel la bonne, laborieuse et *pacifique population thô respire, se reconstitue, reconstituit relaboure* après trente ans de ravages... »

La préoccupation de la sécurité, de la prospérité de l'indigène lui paraît devoir diriger tout l'effort colonial. Il loue le Gouverneur de Lanessan, brutalement rappelé en France, d'avoir eu « le sens de cet indigène ici », d'avoir toujours été l'irréductible ennemi de « l'école du coup de pied au mandarin et de la brimade du lettré ».

« Le sens de l'indigène », Lyautey le possédait également. Il aime les Annamites, dont il loue l'activité et l'intelligence. « Il n'y a pas un boy qui ne sache lire, remarque-t-il ; *il y a autre chose là que des bras à exploiter les rizières.* » Ce n'est donc pas lui qui aurait protesté contre l'instruction des indigènes. Ce peuple, ajoute-t-il, a gardé sans conteste les grandes forces sociales, le respect des hiérarchies, le culte de la famille...

Parlant d'un résident supérieur de l'Annam, « intelligent, fin, et autoritaire » il lui reproche de manquer de cette « *parcelle d'amour sans laquelle ne s'accomplit nulle grande œuvre humaine* ». Il ajoute : « Il croit avoir rempli toute sa tâche quand il a fait une route, un pont, découvert un pot aux-roses dans les comptes d'un Ministre, morigéné le Roi ou les Régents. *Il y a d'autres semences pourtant à jeter ici.* »

Lyautey, on le voit, n'aurait pas craint de pratiquer ici ce qu'on appelle trop souvent avec une nuance de dédain « une politique sentimentale. » La sécurité, la prospérité, bref les améliorations matérielles n'étaient pour lui qu'un moyen d'aller jusqu'à l'âme des peuples indo-chinois. C'est pour gagner leur âme qu'il recommande « aux gouvernants éphémères » que la France expédie à ce pays « qui n'est pas d'hier » d'étudier son histoire, sa philosophie, d'en comprendre les mœurs...

La carrière de Lyautey, en Indochine, fut rapide, brillante, mais courte. Deux mois après son débarquement, il partait pour le Haut Tonkin, où il fit campagne contre les pirates, avec Gallieni dont il était chef d'état-major.

Après le départ de Gallieni, il devint, par intérim, chef d'Etat-Major du Général Duchemin, puis chef du bureau militaire du Gouverneur Général Armand Rousseau. C'est en cette qualité qu'il accompagne le Gouverneur à travers toute l'Indochine, à Hué, où le délicat lettré, que la dure vie de brousse n'avait pu tuer en lui, fut dans le ravissement, à Saïgon, Phnompenh, Angkor..

C'est à ce voyage que nous devons ces descriptions précises et charmantes, de l'Annam et du Cambodge, vraies pages d'anthologie qui ont fait de Lyautey un de nos classiques indo-chinois... Elles sont précieuses, ces descriptions, non seulement par la réalité extérieure qu'elles peignent mais encore parce qu'elles nous font pénétrer un peu plus dans l'âme même de l'auteur, — âme des plus complexes et des plus complètes, tendue avant tout vers l'action, avec des détentes charmantes de rêverie, et, j'irai même jusqu'à dire, de gaminerie, au cours desquelles ce héros de Plutarque — d'un Plutarque

qui ne ment pas — sent éclore en lui l'humour fantasque d'un héros de Musset.

Nous aimons suivre ce futur meneur d'hommes au tombeau de Minh-Mang — sur la terrasse sereine d'Angkor-Vat baignée par le clair de lune — au milieu du Bayon étrange et tourmenté, et jusqu'au fond de ces tripots chinois où le guidait sa curiosité jamais lasse de mœurs exotiques. Si quelqu'un était fait pour se plaire dans ce pays, où il aurait continué les Doudart de Lagrée et les Francis Garnier, c'est bien celui qui a écrit sur Hué et sur Angkor des pages si compréhensives et si émues.

Mais au retour du magnifique voyage, comme conquis par la colonie, il caressait le rêve — dont le Gouverneur Armand Rousseau lui avait fait entrevoir la réalisation prochaine — d'abandonner la *monotone* filière militaire pour devenir Résident Supérieur du Haut-Laos, un télégramme l'appelait à Madagascar où Gallieni avait besoin de lui.

Ainsi finit la carrière indo-chinoise de Lyautey que les Annamites, lui conférant la naturalisation asiatique, avait baptisé : le Commandant Fleur de Prunier (Ly).

« Je reste indo-chinois de toute ma foi. » déclara-t-il en quittant l'Indochine.

Quand il avait débarqué à Haïphong, il ne savait pas encore — il nous l'a confié — ce qu'il allait devenir. Mais lorsqu'il reprit l'*Oxus*, pour une destination contraire, il savait ce qu'il voulait — et ce qu'il valait.

C'est à l'école du Tonkin qu'il avait appris son métier de Conquérant et de Pacificateur.

EUGÈNE PUJARNISCLE

Le Nouveau Visage de Hué (suite) (1)

par NGUYỄN TIẾN-LĂNG

II

Entretiens avec M. Pham-Quynh (fin)

Le soir, chez S. E. Pham, un dîner me réunit en compagnie de quelques personnalités de la capitale. Je fis connaissance, en particulier, de M. Hoàng-Yên, secrétaire général du Cabinet de qui je connaissais déjà le nom pour avoir lu, dans le *Nam-Phong*, le texte d'une conférence qu'il fit sur la musique annamite. J'y retrouvai avec plaisir M. Du Basty, le très distingué et sympathique conseiller auprès des quatre ministères de l'Intérieur, des Finances, de la Justice, des Travaux et des Rites. Nous avons été présentés l'un à l'autre à Hanoï lorsqu'il y vint, il y a quelques mois, passer ses vacances. C'est une attachante personnalité, en vérité, que celle de ce Français de l'aristocratie que retient sur les rives langoureuses de la Rivière des Parfums un véritable amour des hommes et des choses du pays. Hué n'a pour ainsi dire plus de secret pour ce guide incomparable qui saura aussi bien vous montrer des sites remarquables que vous introduire dans des intérieurs jalousement fermés. Ajoutez à cette connaissance des paysages et des milieux d'élite un tact, une amabilité exquise. Lorsque, dans la suite de mon séjour, S. E. Pham-Quynh, repris par ses occupations, ne put plus m'accompagner dans mes excursions et reconnaissances, que mon ami Pham-Giao lui-même se lassa d'être cicerone, le conseiller se dévoua et je garde le souvenir d'heures particulièrement agréables des promenades au crépuscule, — un soleil couchant sur une calme maison de la banlieue dont le propriétaire ne rentrait

que pour nous croiser sur la route, à notre départ, — un soir chez S. M. la Reine Thanh-Thai, au milieu d'une assemblée de jeunes gens et de jeunes filles jouant au ping-pong à la lumière de lampes à essence hissées sur des balustrades dans la cour, ou conversant. ou encore, — puis-je le dire? — dansant correctement et infatigablement aux sons d'un phonographe, un matin où je vis se lever l'aube sur la pagode de Thiên-mụ et sa tour — la pagode dont le son de cloche, immortalisé par la poésie populaire, est un de ces accents qui feraient redire avec le poète que les amis de la beauté « *en écoutant au fond d'eux-mêmes, — l'entendront encore et l'entendent, — toujours qui chante...* »

Mais revenons à mes journées passées dans l'hospitalité parfaite du Ministre Directeur du Cabinet Impérial, à nos projets, à nos conversations.

Quand je parle de projets, nos lecteurs ont déjà compris qu'il s'agit de cette revue *Nam-Phong* au sujet de laquelle j'étais venu à Hué chercher avec S. E. Pham-Quynh une formule d'entente. Les temps que nous vivons sont tellement curieux et les gens tellement bizarres que cette précision que je donne n'est pas superflue ! Il suffit maintenant qu'un jeune intellectuel fasse un voyage à Hué pour qu'on lui suppose toutes sortes d'ambitions et mette sur son compte mille intrigues qu'on imagine avec un luxe de détails abracadabrants. Peut-être cette tendance de l'opinion est-elle un signe que le pays entier s'intéresse à tout ce qui touche de près ou de loin à l'Empereur et à son gouvernement? . . . Mais à coup sûr, est-elle plus caractéristique encore d'un défaut presque national : ce goût du dénigrement et cette féminine passion de ragots qui ont

(1) Voir *Nam-Phong*, n° des 1^{er} et 15 Août 1934. — Nous regrettons faute de place de ne pouvoir tenir notre promesse de terminer dans ce numéro la publication de ce récit. — N.D.L.R.

arrêté la naissance de beaucoup de tentatives peut-être intéressantes, et qu'il faudra bien que nous apprenions un jour à négliger pour agir sans nous soucier de tous ces on-dit.

S. E. Pham, qui, depuis déjà de longs mois d'ailleurs, a cessé de s'occuper de la Revue *Nam-Phong*, faute du temps matériel nécessaire, tomba entièrement d'accord pour laisser au jeune journaliste qu'on avait pressenti en son nom, la liberté de réorganiser la rédaction d'une revue qui décline mais eut naguère ses heures de gloire et de fécondité. Il me parla aussi, incidemment, d'autre part des grands principes qui guident les réformes de Hué. Il ne me restait plus qu'à profiter du reste de mon court séjour pour demander une audience à Sa Majesté, prendre contact avec les ministères, et Leurs Excellences, les «hommes nouveaux» du Régime, et voir de mes propres yeux si Hué a ou non changé.

III

Hommes Nouveaux, Institutions rajeunies

Hué a toujours été par excellence la ville des mandarins. Siège du Gouvernement Impérial dont l'institution du mandarinat est l'une des assises essentielles, Hué a toujours abrité à l'ombre de ses ministères, dans ses bureaux, une foule de porteurs de plaques d'ivoire. Hué n'a pas changé à cet égard. Et pourtant... N'y-a-t-il pas beaucoup plus qu'autrefois de jeunes visages dans la phalange mandarinale ? Les graves personnalités qu'on voit méditer sur leur pousse-poussé dans les rues, aux heures correspondant à l'approche de l'ouverture des bureaux ou de leur fermeture, sont bien souvent des « moins-de-trente-ans » comme on dirait en France. Est-ce là un changement par rapport au passé ? Mais il y en a d'autres plus visibles, plus probants, plus riches sinon de grands résultats, du moins de grandes espérances.

L'histoire va vite et l'évolution lente-ment. Il y a déjà un an que l'Empereur, retournant dans la terre natale, ouvrit

l'ère de réformes, un an que le Prince Charmant réveilla la belle assoupie ; s'il faut maintenant à l'observateur patiemment scruter le visage de la réveillée pour y dénoter des traces de changements heureux, que sa recherche, si elle est poursuivie de bonne foi, puisse être sûre de ne pas être déçue, c'est déjà un signe des temps et une preuve de progrès tangibles. Pourquoi montrer de l'impatience et exiger tout d'une Cour et d'un Gouvernement qui ne sont entrés en activité que depuis une année, alors que des dizaines, des vingtaines d'années antérieures écoulées dans la somnolence donnent un point de comparaison qui tourne entièrement à la faveur de l'époque actuelle ?

Hué, ville mandarinale, est demeurée ville mandarinale ; mais, après la présence d'hommes nouveaux, il nous sera permis d'y constater encore un esprit nouveau, et des rouages améliorés dans les anciennes institutions. Sans doute eût-il été merveilleux de pouvoir parler ici d'institutions nouvelles, entièrement nouvelles ! Mais on ne fait jamais table rase. On rebâtit parfois très bien et très solidement du neuf sur des fondations anciennes.

On a d'ailleurs souvent signalé que les institutions valent ce que valent les hommes qui y assument les rôles actifs. Moi-même j'ai rappelé dans un précédent chapitre de ce récit ma discussion à ce sujet avec Son Excellence Pham-Quynh lui-même. Partant de là, ou peut dire que c'est beaucoup que d'avoir amené des hommes nouveaux même dans des institutions anciennes.

Or, je me dois de dire que de ces institutions anciennes, j'ai vu dans le Gouvernement Annamite actuel assouplir le fonctionnement au point de faire de beaucoup d'entre elles des organismes nouveaux.

J'ai pu me rendre compte que le haut idéal qui anime les membres actuels du Gouvernement Annamite les convainc tous que la période actuelle, d'une capitale importance pour l'histoire future du Dai-Nam-Quôc, est l'origine d'un renouveau profond, à tous les points de vue :

politique, administrative et morale, du Royaume. Certains voient même des analogies avec l'ère du Meidji inaugurée au Japon par le Souverain Hiro-Ito. Ce sont là de nobles conceptions qu'on peut ne pas partager entièrement, mais qui émeuvent. Un tour d'horizon historique et politique permet à l'observateur impartial d'apprécier ce qu'elles ont de fondé. Si l'on remontait jusqu'à la fin du règne de S. M. Khai-Dinh et à la signature de la Convention du 6 Novembre 1925., réglant provisoirement les rapports du Protectorat et du Gouvernement Annamite pendant l'absence du Souverain on voit déjà les préludes de ce redressement national. Le retour de Sa Majesté Bao-Dai en Annam s'accompagna d'une proclamation, l'Ordonnance Royale du 10 Septembre 1932, qui annonçait les réformes futures. Cet acte rendit caduque la Convention de 1925, laquelle, officiellement, fut rapportée par l'arrêté du 10 Octobre 1932 du Gouverneur Général. Le traité du 6 Juin 1884 entre la France et l'Annam retrouva implicitement son application. Ainsi s'ouvrit la période préparatoire aux réformes.

J'ai relu attentivement cette proclamation que le Roi adressa le 10 Septembre à son peuple, en me remémorant les circonstances si favorables qui l'entourèrent : ordre et paix du pays, qui se prêtaient à cette évolution, fin des troubles révolutionnaires et pacification des esprits. C'est le regretté Gouverneur Général P. Pasquier qui, à l'issue de la Séance du Conseil des Ministres du 2 Mai 1933, eut ce mot si juste : « l'ancien Gouvernement avait réussi à maintenir la paix et la tranquillité, je souhaite que le nouveau fasse évoluer le pays. »

Le chemin du nouveau Gouvernement Annamite fut ainsi tout tracé par le Haut Représentant de la France. L'avenir dira toute la portée des réformes auxquelles notre Histoire associera indissolublement le nom de Pierre Pasquier. Comme une conséquence logique du programme annoncé dans l'Ordonnance Royale du 10 Septembre 1932, huit mois après fut rendue l'Ordonnance N° 29 du 2 Mai 1933. M. le Gouverneur Général Pasquier présida encore le Conseil des Ministres où

en fut donnée lecture. L'assistait le Résident Supérieur p. i. en Annam M. Thi-baudeau. Ce texte remania les départements ministériels du Gouvernement Annamite. Il en gardait cinq seulement, nommait quatre nouveaux titulaires à ces postes pour une durée de trois ans, admettait les anciens ministres, sauf un, à prendre leur retraite. Il détruisit la coutume de la prééminence d'un Ministre, rétablit l'égalité entre les cinq chefs de Département. Ceux-ci étaient en même temps membres du Conseil du Co-Mât présidé par le Roi. L'ordonnance, en supprimant les fonctions de premier Ministre Président du Co-Mât, créa la Commission des Réformes présidée par le Résident Supérieur et dont le Secrétaire Général Rapporteur fut S. E. Pham-Quynh, et remplaça les Délégués du Résident Supérieur auprès des différents ministères par des Conseillers.

Changement de nom qui marqua un changement de politique. Désignés par le Chef du Protectorat avec l'assentiment du Souverain les Conseillers assumeront le rôle délicat de réaliser une collaboration efficace entre les deux Gouvernements, dans la limite des développements logiques des clauses du Traité de Protectorat.

Il y a bien là dans cet ensemble, un organisme nouveau. Il restait à lui donner « une charte de travail ». Il restait à inculquer des principes administratifs cohérents à un Gouvernement dont on a dit avec justesse que « *la confusion et la peur des responsabilités étaient jusqu'ici ses principales caractéristiques* ». En relisant le Du n° 40 du 23 Mai je, notait les attributions que l'Empereur s'était réservées, le Monarque fixa celles propres au Conseil des Ministres, au Conseil du Co-Mât et à chacun des départements ministériels. Les Ministres devinrent simplement les délégués du Souverain dans l'exercice du pouvoir royal.

Tel est le Gouvernement Annamite rénové. Le Gouverneur Général Pasquier avait dit à la séance du conseil des ministres du 2 Mai. « Jusqu'ici les Souverains de l'An-Nam régnaient, maintenant, ils gouverneront ».

Ce fut après m'être rafraîchi la mémoire de ces notions essentielles sur le Gouvernement personnel de Sa Majesté Bao-Dai, ayant estimé indispensable de les voir avec précision pour pouvoir juger de leur mise en pratique, — que je me mis à la recherche des temps nouveaux annamites autour de ce Palais Impérial et dans cette enceinte de la Citadelle promu au rang d'avant-garde du progrès national.

IV

Dans la Cité Interdite

Je n'ai pas le droit de faire le récit de l'audience strictement privée et personnelle que Sa Majesté Bao-Dai m'a fait l'honneur de me réserver. Non qu'y furent agitées des questions graves ou hermétiques. L'on voudrait bien me croire si j'assure que je suis de ceux qui s'apprécient à leur exacte échelle et ne tiennent nullement à se faire rappeler à l'ordre d'un : « cordonnier, pas plus haut que la chaussure ! » — Mais Sa Majesté me connaissant par mes écrits ayant daigné me recevoir, aurait dérogé ainsi à une de ses disciplines strictes, qui consiste, tout en ne s'écartant nullement de la foule et de l'opinion publique, à ne pas accorder d'interviews à des journalistes. Je répondrais mal à sa bienveillance que d'attirer à son Cabinet les réclamations de tous les journalistes éconduits. C'est ce que me fit comprendre Son Excellence Pham-Quynh.

... Je dirai donc de cette matinée dans la Cité Interdite mes impressions personnelles, sans relater en détail les Augustes paroles, dont il me sera permis de noter seulement, dans leur simplicité concise, leur éloquente manifestation d'un intérêt fervent à tout ce qui touche la régénération physique et morale de la race et particulièrement le problème de

la jeunesse nationale, et d'un amour judicieux de la culture et de la civilisation occidentale et du doux pays de France.

De la fenêtre du cabinet de travail de Son Excellence Pham-Quynh, bâtiment de style et de conception entièrement modernes et tout récemment construit à côté du Palais Kiên-Trung où demeure Sa Majesté, — la vue s'étend sur la perspective des multiples palais de l'enceinte impériale : en face, le Dưỡng Tâm, résidence des Reines-Mères, est le gynécée ; des eunuques qui subsistent encore dans la Cour de Hué, y sont préposés au service ; de loin, on voit un feuillage vert et frais d'où surgissent des pans de mur noblement caressés par la mousse et des toits incurvés. A droite, en face du Palais Kiên-Trung, c'est le Càn-Chanh, qui précède le Thai-Hoà, et tant d'autres édifices aux noms fastes, à l'ordonnance solennelle, qui, au soleil d'été, étalent leur splendeur mélancolique. — Mais l'immense pelouse devant Kiên-Trung verdoie ; des flamboyants, entre les toits et les murs moussus, éclatent de leur rire rouge ; un court de tennis cimenté reflète, non loin du paysage vieillot, la lumière aveuglante du ciel, et plus loin encore c'est un golf dont on voit l'herbe fraîche douce au regard : ainsi des notes modernes et des coloris jeunes s'ajoutent au décor séculaire et la grâce bondissante d'une silhouette inattendue de jeune fille en robe rouge sombre, traversant pieds nus la vaste pelouse carrée, pour apporter, du Dưỡng Tâm d'où elle était sans doute sortie, quelque ordre aux dépendances du Kiên-Trung, cette vision de finesse gracile, de grâce et de douceur onduleuse, chantait dans le paysage comme l'écho d'un poème de Thanh-Quan ou de Li-Tai-Pé.

(à suivre)

NGUYỄN-TIÊN-LANG



MADAME MARIE - LOUISE PERREUX



Il m'a été donné de l'approcher de si près qu'il eût été presque indiscret de ma part, elle encore présente à la Colonie, de dire la profonde impression que me fit cette journaliste qui se révéla en même temps une femme exquise et un bon cœur. La voici partie... Je la revois qui, quelques heures avant de s'embarquer sur le *Porthos* à destination de Chine, de Japon, d'Amérique où elle était attendue à la Maison Blanche, me disait toute souriante et heureuse quoiqu'émue : « On dit que partir c'est mourir un peu. Pourquoi donc ? Moi, j'ai toujours pensé que partir, c'est commencer à vivre beaucoup, ou à revivre ». — Après deux mois passée en Indochine, où M. le Gouverneur Général Robin, en gentleman parfait, lui a donné les moyens de tout voir sans en rien chercher à influencer les jugements qu'elle sera appelée à porter par la force des circonstances, elle nous a quitté, emportant des visions inoubliables, — me plais-je à croire — d'un pays où elle est trop peu restée sans doute, mais dont elle n'est pas sans avoir senti doucement palpiter l'âme mystérieuse et tendre.

Je suis persuadé que chaque intellectuel annamite sera sensible à la délicatesse des sentiments qu'elle a si bien exprimés dans cette belle lettre adressée à mon éminent confrère *Nguyên-phan-Long*, et que j'emprunte à la *Tribune Indochinoise* :

Cher Monsieur,

Dans quelques heures j'aurai quitté cette terre d'Indochine que je ne reverrai peut-être jamais. Avant d'y venir, c'était pour moi comme beaucoup de mes com-

patriotes un petit coin plus ou moins coloré sur la carte du vaste monde. Mes connaissances historiques et géographiques m'avaient révélé son passé et ses horizons ; c'était bien peu de choses ; psychologiquement parlant, je ne connaissais rien de l'âme annamite. Pourquoi ai-je été de tout temps attirée par l'Indochine ? Mystère des attractions secrètes, des affinités incompréhensibles, des sympathies inexplicables ou bien jeux de la destinée ? Toute jeune fille, à 15 ans, à l'âge où l'âme chante, écrivant une poésie sur le lotus, fleur caractéristique de votre pays, j'y rêvais longuement. Mes rêves d'antan se sont réalisés quand on m'a confié ce reportage. En débarquant à Saïgon, les paroles du professeur Langevin, ce grand savant et ce grand cœur, que j'avais été voir la veille de mon départ, résonnaient encore dans ma mémoire :

« Ouvrez vos yeux, ouvrez vos oreilles. Rendez-vous compte des choses par vous-même et non pas par ce que l'on vous dira, soyez sans parti pris, c'est votre devoir. Renseigner les foules est un acte grave, ne l'oubliez pas ».

Le même langage m'avait été tenu par Félicien Challaye, cet autre grand idéaliste, et je dois dire que j'ai mis leurs conseils en pratique autant que j'ai pu. J'ai cherché avant tout à être juste et à me faire une opinion personnelle.

On m'a signalé pas mal d'injustices très regrettables, je dois l'avouer. En tous les cas, je peux dire en toute vérité que j'ai toujours eu le grand bonheur de voir ces injustices réparées ou en voie de l'être.

Je n'ai jamais soumis un cas à M. Robin, Gouverneur général, sans trouver en celui-ci une très humaine compréhension, une intervention immédiate et un grand désir d'équité. Sans son aide généreuse, je n'aurais jamais goûté à l'immense joie de venir en aide avec efficacité. Avant de quitter le pays, qu'il me soit donné ici de le remercier et de formuler le vœu que, mis au courant par les Annamites qui l'approcheront, je l'espère, avec confiance, il continue à faire œuvre de justice et d'humanité.

Je me suis intéressée à tous les problèmes actuels, économiques et autres. Pourtant, tout en reconnaissant la gravité de l'heure, j'ai confiance en l'avenir. L'évolution de l'Indochine n'est pas un vain mot, je souhaite qu'elle se continue pour le plus grand bien des deux peuples.

J'ai voulu comprendre également l'âme indigène que l'on disait insaisissable. Je me suis penchée vers eux simplement, avec le grand désir de la connaître. Ce serait prétentieux de ma part de déclarer que j'y suis arrivée ; deux mois sont bien peu pour pénétrer une race. Pourtant, j'en suis venue à cette conclusion que les connaître, c'est les aimer. J'ai rencontré parmi eux des intelligences remarquables, des qualités d'esprit, de cœur jointes à une finesse asiatique que je n'ai pu qu'admirer.

Bientôt le bateau s'éloignera de l'Indochine, le pays des lotus, qui m'a tant attirée sans jamais me décevoir. J'en exprime toute ma gratitude à ceux qui, m'ayant permis de la connaître, m'ont en même temps procuré la joie de ne jamais les oublier.

MARIE-LOUISE PERREUX

Madame Perreux peut être assurée que ceux qui, sur cette terre indochinoise, l'ont approchée ou simplement connue, ne pou-

blieront pas non plus. Et tous les autres, même sans la connaître, lui adressent la sympathie sincère et confiante qu'ont fait naître les articles des journaux, tant français qu'annamites, particulièrement de Cochinchine. Ils la leur ont dépeinte comme une sœur compatissante venue de loin et toute prête chaque fois qu'elle en a trouvé l'occasion, à adoucir des misères ou à panser des plaies.

... Aujourd'hui, elle est bien loin des rivages indochinois, voguant sur des mers lointaines. Le clair regard de ses yeux pensifs se pose sur d'autres mondes peut-être plus intéressants que le nôtre. Puisse du moins la plume de Marie-Louise Gasc (ainsi signe madame Perreux) ne jamais cesser de contribuer à servir la cause franco-annamite, et puisse sa présence, son action personnelle dans les sphères de la société parisienne, y concourir aussi, avec toute cette ferveur sincère qu'elle nous a donné de voir, et dont nous souhaitons qu'elle ne change point. Nous ne sommes pas de ceux qui sont hostiles aux écrivains qui parlent de notre pays après y avoir passé en simples touristes, surtout quand il s'agit d'une voyageuse de marque d'un esprit droit, d'une bonne volonté, surtout quand nous avons de visu admiré la facilité d'assimilation, la perspicacité observatrice, la volonté nette de voir par ses propres yeux sans idées préconçues, et de voir clair qui caractérise cette envoyée spéciale du *Petit Parisien*.

Il est grand temps que les élites françaises et annamites trouvent de fréquentes occasions de se communiquer. Félicitons la femme d'élite qui vient de nous quitter de nous avoir fait plus que jamais désirer et souhaiter cette interpénétration chaque jour plus étroite des meilleurs esprits choisis dans les deux races.

N. T. L.

Connaissance de la Forêt

*Voyage à Son-la et Lai-châu avec
M. le Résident Supérieur THOLANCE (1)*

(Suite et fin)

Séjour à Sonla (suite et fin)

Et maintenant, sur ses hauts mamelons, c'est une coquette cité presque gaie à la lumière du jour. L'étendard rouge et vert de Quan-Phong céleste a fait place aux couleurs françaises. Comme le dira excellemment M. Saint-Pouloff dans le discours qu'il lut en présentant à M. Tholance les fonctionnaires placés sous ses ordres, « le drapeau tricolore flotte sur tous ses villages, même sur ceux qui sont les plus reculés, car, depuis que celui des Pavillons noirs a dû s'abaisser devant lui, tous, sans rien renier de leur passé, se sont pris à l'aimer pour la paix et la tranquillité qu'il leur a assurées et dont ils jouissent sous ses plis. »

Paix et tranquillité sont bien les mots qui résument l'impression du voyageur dans le centre provincial de Sonla promu, par une sage politique routière, à un essor économique au rythme plus accéléré que lors des temps où les jonques qui remontaient la Rivière Noire étaient les seuls traits d'union avec le bas pays. Actuellement un terrain d'aviation a été aménagé non loin du chef-lieu, permettant une liaison encore plus rapide que par route et par automobile avec la capitale. M. Pagès, lorsqu'il assurait l'intérimat de M. Tholance, y avait atterri une fois, venant de Hanoï en tournée par avion. Mais sans nul doute, l'intérêt de Sonla est dans son réseau de routes, la

prospérité économique de la province est liée au développement de ces communications tant vers le Delta que vers le Laos.

Il faudra beaucoup d'Annamites pour développer cette région immense et inculte. Mais pour le moment, nous sommes bien inférieur en nombre, et on se sent ici presque étranger.

Une délicate pensée de M. Saint-Pouloff a été d'associer néanmoins l'Empereur d'Annam à l'hommage qu'il rendit au Chef du Protectorat du Tonkin. Il le fit d'une assez jolie manière en profitant d'une curieuse découverte que lui-même relata ainsi, à l'intention de Monsieur le Résident Supérieur :

« Puisque vous êtes ici le dépositaire des pouvoirs de l'Empereur d'Annam, qu'il me soit permis de remettre entre vos mains, comme gage de la fidélité de tous mes administrés, le cachet de pierre de l'un des descendants du dernier des rois Lê, retrouvé dans les forêts qui entourent le plateau de Môc.

« Etant donné les deux caractères (上天) modernes « haut » et « ciel » qui sont gravés sur sa partie extérieure, peut-être est-ce celui du nommé Lê-duy-Luong qui, sous le règne du roi Minh-Mang, souleva en 1833 les provinces de Ninh-Binh et de Hung-Hoa, et permit à ce roi d'annexer à l'Annam, en 1834, des territoires du Tran-Ninh. Peut-être est-ce celui du nommé Lê-Phung qui,

(1) Voir *Nam-Phong* depuis le 1er Mai 1934.

pendant 4 ans, de 1861 à 1865, souleva tout le pays, s'empara de Quang-Yên, puis finalement fut vaincu et pris par le Maréchal Nguyen-tri-Phuong que les vieillards de cette contrée se souviennent avoir vu justement dans la région de Ban-to-Ngui, dépendant du canton de Môt-ha, où ce sceau octogonal a été découvert au pied d'un grand « Sy » par un simple pêcheur nommé Hà-van-Hom.

« L'éminent et le savant directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient, M. Cœdès, pourra seul vous fixer là-dessus.

« Quoi qu'il en soit, je vous le remets, Monsieur le Résident Supérieur, comme le gage du profond loyalisme de cette belle province envers votre auguste personne et le jeune Empereur d'Annam venu récemment au Tonkin. »

J'ignore encore maintenant si l'explication donnée par l'excellent Résident a été vérifiée par l'Ecole Française...

La politique de la route

Dans l'après-midi de la même journée, M. Tholance fit en auto l'inspection de la route de Ta-Bu. Ta-Bu est un point de débarquement à 15 km de Sonla, remarquable par un poste de transit qui y a été établi par les soins de l'Administration, comme une étape, une halte, pour ses transports de matériel, de courriers, de personnel même, et par la magnifique vue que l'on y découvre sur la Rivière Noire, immense, avec quelques rochers affleurant à la surface. Sur l'autre rive, c'est la forêt, forêt-clairière, aux arbres droits et élancés, très espacés. La route pour venir jusqu'à ce point, est la plus étourdissante de fantaisie heureuse que j'ai pu voir, avec des lacets en tête d'épingles, des pentes brusques, le tout se déroulant à travers de formidables forêts aux arbres géants, que la route surplombe souvent vertigineusement comme dans des gravures de Gustave Doré.

M. Saint-Pouloff à mes côtés me cite le beau palmarès des constructeurs de routes

à la suite desquels il s'est inscrit si brillamment. Et vite, je notais sur mon carnet les noms de ces Administrateurs qui firent peu à peu de Sonla ce qu'il est devenu ; car on peut le dire sans risquer de se tromper, la politique du Protectorat en ces terres, a toujours été et sera toujours une « politique de la route. » C'est par la route que les colonisateurs parviennent jusqu'aux hommes cachés dans la brousse et les « apprivoisent » en leur apportant la science qui guérit leurs maladies et fertilise leurs rizières. C'est la route qui assure les échanges avec la plaine : échanges économiques, migrations humaines conditionnant la mise en valeur, comme l'évolution des esprits. Relisons donc ensemble, pour leur adresser une pensée de respect, la liste des chefs de province qui se sont succédé à Sonla ces dernières années et y ont fait les routes sur lesquelles nous passâmes :

M.M. BOUCHET

GILLES : 1914-1915 (Route de Tabu)

FILLION 1916

BONNEMAIN 1916 à 1919

LOUIS 1919 à 1922

GROSSIN 1922 à début 1923 (Route de Mai-Son)

ROMANETTI 1923 à 1924 (Route de Thuân)

NEMPONT 1924 à 1925 (Route de Thuân, Suyut et achèvement de la route de Mai-Son).

SAINT-POULOFF 30 Avril 1926 à 1933.

Pour ceux qui passeront après nous sur ce réseau routier, mentionnons aussi les renseignements suivants que nous devons à l'obligeance de M. Saint-Pouloff, et qui n'ont encore jamais été publiés, croyons-nous. Pour cette raison nous espérons qu'aux touristes il ne déplaira pas de les voir consignés ici : Voici tout d'abord les étapes de la route Suyut-Sonla — Laichâu à partir de la limite de la province de Hoa-Binh, avec quelques noms de localités traversées et quelques chiffres et des indications sur la viabilité :

Route de Su-Yut à Sonla et Laichau

Localités traversées	Origines du Kilométrage		Kilométrage depuis Hanoi	Etat de la route
Poteau limite				
Hoabinh-Sonla : Suyut . . .	Km. 13.190		Km. 125.190	Largeur 4 ^m (Si pluie, boueuse entre km.15 et 18).
Ban-Dong. . .	22 (Sala)		134	
Lang-Luong . . .	45 (—)		157	Largeur 3 ^m à 4 ^m jusque plateau Móc — Km. 63 — glissante par crachin. Chaines nécessaires.
Hang-Trung . . .	56		168	
Plateau Móc. . .	63		175	Siège du châu de Móc à 500 ^m à gauche avec Poste de secours et Essence.
Móc-thuong . . .	79 (—)	Km. 117 000	194	
Ban La-Khen . . .		78	232	
Grd pont Namsap . . .		71.356	240	
Grd pont Namvat . . .		65.074		
Yên-châu.		65	246	
Chiêng-Dông.		51	260	
Bifurc. Takhoa.		43.500	267.500	Très bonne
Co-Noi.		43	268	
Bifurc. sur Laos.		42	269	Très
Bifurc. sur Laos.		40	271	
Ban Hat-Lot.		30	281	à
Bifurc. Mai-Son.		20.500	290.500	
Bifurc. Mai-Son.		11	301	6 ^m 00.
Camp d'Aviation.		10	302	
SON-LA		0	311	5 ^m 50
Chiang-Puck.		23.500	334.500	
Thuân-châu		34.020	345	Largeur
Muong-Ec.		55	366	
Limite 4 ^e T. M.		66	377	Km. 118.000
Tuân-Giao.			397	
Luân-Châu			434	
Ban-Nam-Mác			446	
Ban-Pa-Ham.			470	
LAI-CHAU			495	
			0	

De M. Saint-Pouloff je reçus encore le tableau suivant qui résume cette histoire des routes de Sonla et dans lequel le nom du chef actuel de la colonie, M Robin, figure à une

place éminente, tant il est vrai que d'aucune réalisation du protectorat tonkinois n'est absente son énergique et active personnalité:

Progrès du réseau de routes de la province de Son-La

En 1918. — Route Sonla-Tabu : 15 km. carrossable

Route Sonla-Suyut n° 6 : 16 km. carrossable

Route Sonla à Muong-Het par Ban-Mat et Mai-Son : 13 km. carrossable (même situation en 1920)

En 1920. — Route Sonla-Suyut : 35 km. carrossable

En 1923. — Route Sonla-Tabu terminée, mais à élargir. — 29 km. 800 — Carrossable en *Juin 1924 (M. Romanetti)*

Route Sonla-Suyut carrossable jusqu'au km. 43 (*M. Romanetti*)

Route Sonla-Thuân-Laichâu : 29 km. carrossable (*M. Romanetti*)

Route Sonla-Maison : carrossable jusqu'au km. 13 (Col. Ban-Mat)

En 1926. — Route Sonla-Tabu : automobile au début de l'année, largeur 3 mètres (Aujourd'hui — 1934 : de 4 à 6 mètres)

Route Sonla-Thuân : jusqu'au km. 44 — Largeur 3 mètres. Aujourd'hui (1934) jusqu'au km. 66 — Largeur 6 mètres.

Route Muonghet-Maison-Bantinh : 24 km. dont 11 sur route Suyut. Largeur 3 mètres. Aujourd'hui 4 à 5 mètres et prolongé sur Ban-Bon en 1931-1932 — Km. 20, 500. Largeur 3 m. à 3m50 sur cette partie.

Route Sonla-Suyut : jusqu'au km. 63 — Ban-Nghe — Largeur 3m50. — Aujourd'hui (1934) jusqu'à frontière Hoabinh, soit 133 km, de plus dont 95 km. sur 5m50 et 6 m.

Route Robin 1930-1931 ou route Sonla-Takhoa, du km. 40-45 km. de 3m50 à 4 m. largeur.

Route Sopsan du km. 42 au 77, soit 35 km, sur 5m00 et 3m50 à 3m00

1930. — Amélioration des voies d'accès entre Chieng-Dông et Takhoa.

Route de Takhoa due au crédit de 5000 \$, accordé par M. Robin en 1930.

Route Sopsan due au crédit de 2000 \$ 00 accordé par M. Graffeuil, 1929-1930.

De Samnua au km. 43, 133 km environ et au km. 36 Nong-kang. Terrain d'atterrissage.

Muong-Het est au km. 70 et Sopsan au 81, Ban Namon au 94.

En 1930. — Déviation de Chieng-Dông — 9 km. en 1930.

En 1932. — Route de Ban-Keo : 5 km. 069 (3 à 3m50).

En 1926. — Route de Maison à Bantinh. 4k800 (3 à 3m50)

1931-1932 achèvement trançon Moc-thuong au km. 18 route Suyut. M. Tholance et M. Pagès.

Dernières étapes du voyage Lai-chau en 1934

Après cette journée du 12 janvier se termina chez le Bo-chanh de Muong-la où s'était rassemblé un nombre considérable de montagnards qui l'honorèrent de danses et de chants, et où les couplets de bienvenue qui furent adressés à M. Tholance, reçurent conformément à la coutume, une réponse que le chef du Protectorat leur fit par l'intermédiaire d'un chef de canton qui improvisa un chant sur les paroles du Résident Supérieur, le 13 janvier, le Résident Supérieur se rendit à six heures du matin au chau de Mai-Son où il arriva à midi et demi, après avoir visité la route de Sopsan qui doit assurer la liaison avec Samnua et le Laos. Sur tout le trajet, les habitants avaient pavoisés ; aux abords de chaque ban ou village, les notables, les femmes et les jeunes gens, alignés de chaque côté de la route, acclamèrent M. Tholance à son passage. Le Résident Supérieur déjeuna au chau et en repartit pour visiter la route menant à Ta-Khoa sur la Rivière Noire et destinée à débloquer la vallée de celle-ci. Partout nous pûmes apprécier le parfait accueil d'hommes du monde, très évolués que furent les chefs de circonscription de la province. Tant il est facile d'imiter les moeurs. Car en dehors des usages occidentaux et du confort, que pensent à part eux, ces Thaï de l'élite ? Impénétrable mystère.

Le 14 janvier, le Résident Supérieur continua son voyage sur Laichau. Parti de Sonla à six heures du matin, il arriva à sept heures au chau de Thuan, le plus important de la province de Sonla. C'est là que les sentiments du loyalisme des populations autochtones s'exprimèrent par des manifestations particulièrement chaleureuses et pittoresques.

M. Tholance, poursuivant sa route, s'arrêta à Tuan-Giao, où le Commandant Bureau, commandant le 4^e territoire et le Trichau de Dien-bien-Phu s'étaient portés au devant de lui. Le Résident Supérieur reçut les chefs et les représentants des villages. Les jeunes filles lui offrirent des fleurs. M. Tholance déjeuna à Tuan-giao, et en repartit pour arriver à Laichau à cinq heures du soir.

Au chef-lieu du territoire, le général Ehret, commandant la division de l'Annam-Tonkin, venu en inspection dans la région, tint à présenter lui-même au Chef du Protectorat les troupes de la Garnison que M. Tholance passa en revue. Le soir, à la Résidence, un dîner fut offert par le Commandant et Mme Bureau au Résident Supérieur, au Général et à leur suite, ainsi qu'aux fonctionnaires officiers du territoire. A l'issue du dîner, le Général Ehret porte un toast au Chef du Protectorat qu'il assura, en tous lieux et particulièrement aux marches frontières au Tonkin, de la collaboration entièrement dévouée de l'armée à l'œuvre du Protectorat.

Dans sa réponse, M. Tholance se plut à reconnaître le concours que le Protectorat avait toujours trouvé auprès de l'autorité militaire pour la réalisation de sa mission au Tonkin, il complimenta la maîtresse de la maison qui, dans ces régions lointaines, représente la femme française avec une grâce parfaite (M. Saint Pouloff l'a baptisée « La Reine des Thai blancs » et nul surnom ne fut porté avec plus d'aisance que celui-là par cette éblouissante française). M. Tholance leva son verre à la prospérité du Territoire du Protectorat. Des jeunes filles du Chau de Lai, des sorciers, des musiciens vinrent ensuite chanter et danser en l'honneur du Chef du Protectorat. Y-Deng c'est là que vous me fûtes apparue... Mais ceci est une autre histoire...

Le 15 janvier, le Résident Supérieur visita un tronçon de la route de Phong-Saly et put se rendre compte de l'activité de plusieurs chantiers travaillant à améliorer la viabilité de cette route. Il s'arrêta chez M. le Trichau de Lai, Deo van Moun, descendant du fameux Deo van Tri qui lui présenta toute sa famille, consacra le reste de la matinée à visiter l'école, l'internat thai, la Garde indi-

gène, la perception, le pénitencier où des travaux sont en cours. L'après-midi, le Chef du Protectorat se rendit aux bureaux de la Résidence. A seize heures et demie, une champagne d'honneur lui fut offert en présence de tous les officiers, fonctionnaires, mandarins, chefs et notabilités indigènes. Le Commandant Bureau exprima au Résident Supérieur l'attachement et le respectueux dévouement de toutes les populations ainsi que le personnel du Territoire. Le Chef du Protectorat, dans sa réponse, esquissa à grands traits le programme de la politique qui, après le dur effort fourni par les habitants pour cette admirable réalisation qu'est la route Sonla-Laichau, doit être suivie en vue de la mise en valeur méthodique du territoire de Laichau ; ce programme comprend notamment l'amélioration dans tous les domaines de la condition des autochtones, par l'assainissement des principales agglomérations et le déblocage économique de toute la vallée de la Rivière Noire. Après avoir procédé à une remise de décorations, le Résident Supérieur visita le poste et la garnison.

Pour les amateurs de comparaison, je notais encore ces pages sur le Châu de Lai vers 1900, par Albert de Pourville, dans le livre que j'ai déjà cité :

« Il y a à Lai une compagnie de tirailleurs privée de son capitaine et commandée par un sous-lieutenant, plus une section de légionnaires. Je suis installé tout seul dans une petite chambre, où je ne serais pas trop mal s'il y avait ici le nécessaire. Il n'y a ni draps, ni matelas, ni couvertures et il va faire froid ; pas de chaises, pas de tables ; on s'assoit par terre ; on mange sur de vieilles caisses, dans des assiettes en bois ou dans des feuilles. On couche avec son boy pour n'avoir pas froid. Cela me fait faire la grimace, car le mien a naturellement le sommeil agité ; pas de lumières, ni huile, ni bougies, ni pétrole. On brûle, pour s'éclairer, de petits morceaux de bois trempés dans de la graisse de porc ; pas d'habitants, on vit seul ; pas de farine : on mange du riz. Lai est le repos peut-être, ce n'est pas le paradis à coup sûr. Tout nouveau encore est le poste ; les pailloles sont branlantes encore des secousses du siège et trois murs en briques, seuls restes des bastions anciens, sont noirs comme de l'incendie que nous y avons allumé.

« Plus respecté que Sonla, Lai a conservé quelques ruines de son ancienne splendeur : le palais de l'ancien Quanchâu, tout en briques, construit en murs de deux mètres d'épaisseur, a résisté au temps et aux combats, sa toiture seule a brûlé; il sert aujourd'hui de magasin et d'ambulance. L'ancienne citadelle méos se révèle encore dans ses murs, qui courent au ras du sol sur les deux tiers du poste actuel, formant, en éperon, sur le fleuve, une double enceinte, et par les ruines d'une tour munie de larges escaliers, qui devait être formidable, et sous laquelle sont aujourd'hui logées les cellules des prisonniers.

« La position de Lai, au point de vue tactique, est d'une importance extrême : situé à un double coude de la rivière Noire, au-dessus du grand rapide que nous avons mis toute une journée à remonter. Lai voit à ses pieds le confluent torrentiel du Song Na, et, à 500 mètres devant lui, le confluent du Nam Lai, moins tourmenté, quoique très rapide encore; tombant dans la Rivière Noire, ces confluent font avec elle une croix de Saint-André assez parfaite. De la rivière Noire descend l'ancien sentier de Chine, qui mène aujourd'hui à Muong Cha, la capitale de notre ennemi Deovantri. Avec le Song-Na, vient la route de Laokay, par Phong-Tho et le col des Nuages, qui fut le chemin d'invasion du colonel Pernod. Par le Nam-Lai, s'ouvre, vers le col de Muong Pun, la route de Dienbienphu et du Siam, et sur cette dernière, à Muongtuong, à trois heures de Lai s'embranchent la fameuse route de Luan Chau et de Tuan Giao, que personne n'a jamais voulu faire deux fois, et un chemin sur Nam-ma et la rivière Noire.

« Pour défendre cette importante bifurcation de routes, on a construit Lai, voyant à la fois la vallée de la rivière Noire, et commandant son passage, la fin du cours du Song-Ma et le confluent du Namlai. A 75 mètres au-dessus du niveau de la rivière, sur l'emplacement nivelé de l'ancienne citadelle, s'élèvent, côté de la rivière Noire, les pavillons isolés des officiers, les salles d'armes, l'ancienne demeure du maire, la caserne en briques des légionnaires, et deux miradors défensifs; et — côté du Soang-Na — les logements des tirailleurs, les cuisines,

l'ancien palais du Quan chàu formant magasin, ambulance et réduit. Le cimetière est fort loin. Le Litruong (maire), et le Quanchâu actuels, neveu du frère du Quan-Phong se sont contruits, en dehors du poste, des maisons en paillotes sur les pentes boisées qui mènent à la rivière Noire. Enfin, un poste d'observation crénelé couronne un petit mamelon qui domine directement le plateau à 50 mètres environ, et défend l'enceinte de Lai du côté d'où partent le chemin de Bactantrai et une foule de sentiers plus ou moins catholiques.

« Au point de vue stratégique, la position de Lai est fort en l'air, très dangereuse en cas de guerre, et cependant bien nécessaire. En effet, la frontière chinoise doit passer à cinq kilomètres à peine; elle est d'ailleurs mal définie, et l'ancien vice-roi du Yunnan la portait jusqu'à la rivière, à 300 mètres du poste, construit lui-même sur un territoire jadis chinois. Puis, actuellement du moins, la frontière de Siam passe à ce col Muong-pun, qui n'est guère qu'à une étape d'ici. C'est pour la faire reculer beaucoup plus au sud que nous sommes venus. Enfin le chemin des Chinois maraudeurs et des Hôs pillards, l'ancien chemin des rebelles qui suivaient Thuyêt dans tous ses exodes, passait sous Lai, au double confluent des rivières. Voilà pourquoi Lai sera forcément conservé, bien qu'un seul de ses trois voisins actuel puisse l'anéantir avant que personne soit en mesure de venir porter secours à la garnison. C'est pourquoi d'ailleurs on a établi Lai dans une position défensive assez forte, et pourquoi on cherchera par la suite à l'établir plus solidement encore.

« La conquête du Lai-chau date du commencement de l'année. Lai même était l'objectif de la plus importante des deux colonnes d'expédition, sous les ordres du colonel Pernod. Elle passa le col des Nuages, livra deux combats heureux à Bactan et à Chihnua, et emporta Lai après un siège très court. Malheureusement le colonel ne remporta qu'une victoire à Pyrrhus. Le Quan-châu du Chieu-tan, qui devint actuellement Quan-phong lui avait rendu de grands services dans les premiers temps, et, le chef de l'expédition écoutant aveuglément ses conseils, il en profita pour nous employer

à venger ses petites injures ; sur son instigation, on chassa la famille des Cam, on exila et on traqua les Méos, et on livra le Lai-chau et le Muey Chau à un pillage en règle ; puis on fit une pointe dans le Theng chau jusqu'à Dien-bien, que nous ne pûmes pas occuper ; et on s'en revint, par la route de Tuan Giao, prendre part aux opérations du Sonla chau. De tels procédés nous aliénèrent la population ; les postes de la région furent, dès la fin de juin, soumis à un blocus, et, quand nous arrivâmes, la conquête physique était à refaire, et la conquête morale à commencer.

« Pas commode à faire, cette double conquête, car le pays ne s'y prête guère ; les chemins rudimentaires du delta seraient ici de vrais boulevards, et la meilleure route des Chaus de l'ouest ne vaut pas la trace que nous avons suivie de Van-yen à Son-la. Quand on veut faire une expédition, on se fait précéder de deux tirailleurs, qui, devant vous, coupent les lianes et scient les branches, et de deux autres qui brûlent ce que les autres ont jeté à terre ; on appelle cela suivre un chemin. Bien entendu, quinze jours après, les lianes ont repoussé, le chemin a disparu, et on aurait autant de peine à le refaire qu'à en percer un autre à côté. La végétation qui nous entoure a une incalculable puissance. Un bananier coupé au ras du sol pousse une feuille toutes les vingt-quatre heures, et atteint une hauteur de deux mètres en quinze jours. Si on le coupe en quatre, et que l'on plante les quatre morceaux, on obtient quatre bananiers. Les arbres gigantesques abondent, qui résistent aux ans, à la foudre, au soleil ; sous les ombrages impénétrables qu'ils fournissent, les lianes et les arbres à sève aqueuse naissent, grandissent, meurent, pourrissent et renaissent de leur pourriture avec une incroyable vigueur. Lorsqu'un orage passe sur la forêt et qu'un vent de typhon souffle dans l'air, on entend claquer et tomber sous le flot des eaux, les essences tendres et jeunes ; trois heures après, lorsque de nouveau arde le soleil, de toutes ces plantes mouillées, de ces arbres déracinés, hachés et vivants encore, de ces impitoyables et brillantes verdure, s'échappe, en buées chaudes et visibles, la pluie qui vient de tomber ; l'odeur de la terre mouillée, de la plante jeune et

âcre, remplit l'atmosphère, saisit à la gorge comme si l'on entraînait dans une serre surchauffée, rend l'air pour ainsi dire solide, tant elle l'imprègne de senteur, et grise la tête de ses parfums pénétrants et mortels. Alors les fièvres ordinairement augmentent, les fièvres rares se déclarent, et, sous l'action continuelle de ces senteurs enivrantes auxquelles on ne peut se soustraire, les accès pernicieux apparaissent et les morts s'en suivent. Or, des quatre coins de l'horizon, Lai est entouré de ces forêts d'une étendue telle que quinze étapes ne suffiraient pas pour en sortir, et, tous les mois, on est obligé de mettre le feu aux brousses voisines des barrières, pour n'être pas envahi par leur irrésistible fécondité.

« Les eaux ne sont pas plus bienfaisantes. Elles sortent de la montagne sous la forme de torrents fougueux, que l'on n'est jamais certain de pouvoir franchir sans être entraîné. Leurs pentes vertigineuses les conduisent à travers des strates pleines de traces minérales, ou des vallons comblés de détritux végétaux. Aussi, pour les boire, faut-il les aluner, les filtrer, les bouillir et encore n'est-on pas certain de leur innocuité. Dans certains affluents du Song Bo, comme le Song Na, la simple action de se laver les mains constitue un péril, tant ces eaux sont imprégnées de cuivre en suspension, et, avant la baignade hebdomadaire, on est obligé de passer l'inspection des petits tirailleurs tout nus, de peur qu'il ne s'y trouve quelque écorchure que le contact d'une telle eau empoisonnerait certainement.

« Plus âpres que n'importe quel châu inférieur, plus déshérités surtout par l'exil de leurs habitants, les chaus de l'ouest ne fournissent que du riz ; encore est-il d'une couleur rougeâtre, et faut-il aller le chercher sur les pentes les plus élevées des montagnes. Quelques patates peu filandreuses, très douces, les bananiers sauvages, les pimentiers, les herbes fades, tels sont les légumes que fournit le sol ; les concoudous, fruits jaunes d'or en forme de toupie à ailettes, sont le seul produit spécial du pays ; les forêts cachent peu d'oiseaux comestibles ; le cerf, la biche, le sanglier, tels sont les gibiers que l'on peut manger. Mais, à la chasse, c'est le tigre qu'on rencontre le plus

souvent ; inutile de dire que, en cas de compétition imprévue, c'est le chasseur à fusil qui se trouve chassé par le chasseur à griffes.

« Le poisson est fréquent et assez bon, et nous en pêchions par cinquante kilogrammes à coup de dynamite. Le pangolin, sorte de caïman sacré, et à demi inoffensif, dont les écailles sont suspendues en amulettes au cou de petits enfants, se rencontre parfois entre deux rapides, dans les portions paisibles des grandes rivières. Nous avons vu fréquemment aussi le chat-tigre et une sorte de jaguar craintif et petit, de pelage presque analogue à celui de la panthère d'Afrique ; l'oiseau aboyeur, petit animal gris, qui imite à s'y méprendre le hurlement pleureur du chien ; la scie, espèce de sauterelle longue de vingt centimètres qui grince toute la nuit ; différents animaux parleurs ; bien des races de singes à longs poils, notamment le singe à tête rouge et à face humaine ; et enfin le contonos, merle noir siffleur, dont le prix, dans le delta, atteint quelquefois jusqu'à trente piastres.

« Tel qu'il est, le pays se prête donc très mal à une assimilation rapide. Le peuple s'y fût certes prêté davantage, mais, grâce à notre politique, il n'était plus là, et nous ne pouvions pas juger des qualités de loyauté, de franchise, d'ardeur et de dévouement des Méos, toutes qualités qu'il possède au plus haut degré, et qu'on suppose d'habitude ne pouvoir appartenir qu'aux représentants de la race blanche. Pour le moment, ce peuple dévoué, ardent, franc et loyal était notre ennemi, et d'une façon singulièrement acharnée. Nous ne vîmes que plus tard, lorsque les hostilités cessèrent, combien nous avions eu tort de les faire naître. »

L'intérêt du texte m'aura fait pardonner la longueur de la citation. Pouvoirville est un peintre et un observateur derrière l'autorité duquel je n'ai pas honte de me retrancher.

Pour moi je n'ai recueilli que quelques images et quelques sentiments frais comme la vision de la forêt. Hélas, ce n'est pas ici que j'ai le temps maintenant de les retracer. Votre patience, lecteur, a des limites ; et j'ai promis de finir cette fois mon récit. A bientôt donc peut-être...

Donc maintenant je dirai déjà, la route du retour... Quittant le 16 janvier, au matin, le chef-lieu du territoire pour regagner Sonla, M. Tholance s'arrêta au km 78 sur un chantier dont il décora le surveillant et ensuite à Tuan-giao pour visiter le marché, un des plus importants de la région. A Thuan, dans la province de Sonla, le résident Saint-Pouloff lui apporta la douloureuse nouvelle du deuil qui frappe la colonie dans la personne de son chef. Tous les drapeaux le long de la route avaient été mis en berne. Arrivé à Sonla à cinq heures du soir, le Résident Supérieur reçut les fonctionnaires et les autorités indigènes qui lui présentèrent les condoléances de la population. Le 17 janvier, M. Tholance et sa suite reprirent la route de de Suyut, accompagné du Résident Saint-Pouloff. Reçu à l'entrée de la province de Hoabinh par le Trichau de Phuyen, il rencontra à Suyut M. le Résident de Gineste qui l'accompagna jusqu'à la limite de la province de Hoabinh.

Le même jour, je revis les lumières de Thang Long papilloter au soir sur les grâces de notre ville « séculairement civilisée » comme le proclament des poètes, qui peut-être exagèrent, et peut-être ont raison...

NGUYEN-TIEN-LANG



Bulletin de la Quinzaine



La Renaissance de la confiance

L'Indochine se reprend à espérer. Les journaux, du Nord au Sud, sont unanimes à se féliciter du retour de la confiance qui est la première garantie d'un redressement général.

M. Robin l'a rappelée, cette confiance nécessaire, dans son discours du 8 août prononcé à Hanoï, qui est si semblable à l'homme que c'est bien le cas de redire ici le mot de Buffon : « le style c'est de l'homme même ». C'est clair, c'est net, c'est précis, droit, ferme et volontaire, mais c'est en même temps d'une humanité frémissante qui adresse au cœur de tous le sursum et le message d'union devant le danger :

« Mettons-nous tous au travail, messieurs, résolument, hardiment, honnêtement. Mesurons d'un regard droit et net les difficultés. Ne les mésestimons pas, mais ne les exagérons pas non plus. Il n'est, pour en triompher, que de laisser épanouir nos qualités propres que nous ont léguées, comme le plus précieux de leurs dons d'hoirie, ceux des nôtres qui ne sont plus : une initiative intelligente et probe, une raison saine, de la générosité, du cœur, et l'amour de la patrie ».

À Saigon, déjà, le 23 juillet, le Gouverneur Général a terminé ses déclarations par un acte de foi : foi dans un redressement proche de l'Indochine.

Cette foi qu'il a réussi à faire partager à tous et qu'il a servi avec toute sa clairvoyante vigilance et sa ténacité indomptable, a déjà donné les résultats que tous ceux qui connaissaient bien notre chef attendaient. Les circonstances ont heureusement secondé les nautoniers de la barque indochinoise. L'Indochine respire. Des chiffres nous prouvent qu'elle est en train de revivre. Les riz recommencent à sortir. Les impôts rentrent, les affaires connaissent une reprise. La paix, du Nord au Sud, assure au travailleur la possibilité d'atteindre sans crainte les fruits de l'indomptable lutte qu'il se reprend à mener contre les éléments.

La simple venue d'un homme qui réunissait la confiance unanime a fait ce miracle d'opérer une coopération des efforts, un accord des volontés, une harmonie des tendances naguères contradictoires, qui permet de ne pas gaspiller l'énergie collective dans des luttes stériles et des tiraillements toujours pénibles.

C'est un phénomène qui n'est pas particulier à l'Indochine française actuelle mais a été remarquée dans l'histoire de la France comme de maints autres peuples.

* * *

Pour qu'aucune classe de la population ne puisse se sentir ou se croire sacrifi-

fiée, la jeunesse intellectuelle du pays d'Annam, en particulier les « retour de France », a fait l'objet de la sollicitude gouvernementale.

M. Robin en vue d'étudier une solution pratique au problème de l'utilisation des indigènes diplômés des écoles de France, procède actuellement à un recensement général de ces derniers, qu'il a invités à se faire connaître au Gouvernement en déclarant leurs titres et leurs desideratas.

Notre presse est unanime à accueillir avec faveur cette mesure qui certes est la première de ce genre depuis l'occupation française : c'est l'Administration qui prend maintenant les devants et vient à la recherche de l'étudiant modestement retiré dans l'obscurité.

Le communiqué du Gouvernement Général aux retour-de-France ne fait-il pas penser à la proclamation de l'Empereur Gia-long aux lettrés après la paci-

fication du royaume, cette proclamation qui disait : « Les sages de ce temps ne doivent plus se cacher ».

Nous sommes donc heureux de joindre notre voix au concert de félicitations adressées au chef de la Colonie, pour la politique d'assimilation raisonnée et de libéralisme que manifeste ce geste qui est plus qu'une intention, et qui aura, lui aussi, un effet certain dans le travail de redressement moral de l'Indochine : rendant l'espoir à la jeunesse cultivée qui est l'élément le plus intéressant de la colonie et pourra en devenir l'élément le plus actif, il affermit la confiance générale et la discipline des esprits, tous massés autour de la personne du Gouverneur Général comme un bloc indivisible pour la défense jusqu'au bout des intérêts matériels et moraux de l'Indochine.

N. P.



DOCUMENTS

A propos des Philippines

par YVES LANO

A la suite de l'article « Indépendance et Domination » plusieurs de nos lecteurs nous ayant demandé des renseignements sur la question de l'Indépendance des Philippines, nous sommes heureux de mettre encore sous leurs yeux l'article suivant.

N. D. L. R.

Le Français, qui a la réputation plus ou moins justifiée de connaître fort mal la géographie, ignore généralement cet extraordinaire archipel de 7.084 îles, situé entre la mer de Chine et le Pacifique, que l'on nomme les Philippines.

Sans doute, le nom est connu, mais c'est la chose que nous réalisons mal. Et nous imaginons volontiers une petite colonie espagnole cédée, lors de la guerre hispano-américaine, aux États-Unis.

Or, la figuration géographique de cet archipel est infiniment plus complexe, et plus complexe aussi la démographie ainsi que les aspirations politiques de cette étrange contrée. Sur ces multitudes d'îlots, dont plusieurs n'ont pas de nom, vivent, en effet, des races fort différentes, sauvages et civilisées : Négrites, Malais, Chinois, Espagnols, etc, qui parlent huit langues et quatre-vingt sept dialectes.

Telles qu'elles se présentent, ces îles posent en ce moment un curieux problème de politique coloniale, dont la solution intéresse toutes les métropoles d'empire. Nous y trouvons les données classiques qui se répètent chaque fois que la question d'autonomie et d'indépendance se pose à propos d'un de nos territoires du domaine d'outre-mer.

Lorsqu'en 1898, les Américains assumèrent l'administration des Philippines,

ils adoptèrent d'emblée un régime très libéral et ne manquèrent pas de faire des promesses plus libérales encore. Ce fut une tutelle plus qu'un protectorat qu'ils instituèrent et cette tutelle prévoyait l'émancipation plus ou moins prochaine du pupille.

Sans doute existe-t-il un gouverneur général représentant le pouvoir de Washington et un vice-gouverneur également américain, mais le cabinet comprend cinq secrétaires d'Etat philippins. Le pouvoir législatif est exercé par deux Chambres (députés et sénateurs), élues au suffrage universel et entièrement composées d'autochtones. Les fonctionnaires sont également Philippines dans la proportion de 98 1/2 0/0. En somme, ces îles heureuses, libérées du souci diplomatique et militaire, favorisées de la libre importation de leurs produits sur le grand marché américain, possèdent les avantages de l'indépendance sans en avoir les inconvénients.

Mais l'indépendance est ancrée au cœur des peuples comme la liberté au cœur de l'homme et les Philippines, comme tous les sujets protégés ou contrôlés, y aspirent ardemment. Aussi, à première vue, les promesses de la loi Jones, votée le 29 août 1916 par le Sénat américain, furent-elles accueillies avec enthousiasme par les intéressés. Cette loi envisageait que l'épo-



Cuộc điem binh hội đình-chiến ở Hà-nội
Quàn-lính diễn trước mặt các quan



Các quan-chức đứng chào bài quốc-ca « Marseillaise »
cuộc điem-binh ở Hà-nội

que était arrivée d'émanciper le pupille et préparait la pleine souveraineté de l'archipel

Toutefois, lorsque, quelques années plus tard, le bill fut voté par le Congrès en conséquence de la loi Jones, le président Hoover lui opposa son veto. Le Congrès insista et allait rendre l'acte exécutoire, quand une vive polémique fut soulevée dans la presse. Il était prévu, en effet, une période transitoire de dix années, réservant aux Etats-Unis une certaine autorité diplomatique, économique et militaire, mais qui faisait jouer l'indépendance pour les douanes. Les sucres philippins n'étaient plus admis en franchise et les ouvriers émigrant de ce pays allaient être traités comme des étrangers.

On s'aperçut alors, à Manille, que le présent si généreux de l'indépendance comportait quelques dangers :

« Timeo danaos et dona ferentes. »

Somme toute, le bill donnait surtout satisfaction à la production intérieure. Cette fameuse générosité apparaissait comme un geste protectionniste !

L'état d'esprit le plus généralisé à Manille tendit à repousser le cadeau empoisonné et à enfermer le donateur dans ce dilemme : « ou l'indépendance complète et immédiate ou rien du tout ».

Mais on ne soulève pas impunément de telles passions. On n'éveille pas le sentiment de libération chez les peuples sans leur ouvrir sur l'horizon une fenêtre qu'il est bien difficile de refermer.

Pour avoir touché de près cette indépendance, les Philippines n'ont cessé de la réclamer et ils viennent, aujourd'hui, de l'obtenir, car la fameuse loi, enfin voté par les deux Chambres américaines, doit jouer à partir du 1^{er} septembre prochain.

Toutefois, les « protecteurs » continueront d'avoir aux Philippines leurs bases navales et la question de l'indépendance totale ne sera pas négociée avant deux ans.

Et c'est ici que le problème prend son aspect international. Même si, stratégiquement et politiquement, les Etats-Unis n'ont à subir aucun inconvénient du fait de leur générosité, n'attendent-ils pas d'autres empires par la contagion d'un périlleux exemple ?

Quoique séparées par la mer de Chine, les Philippines sont voisines de notre domaine indochinois. La Grande-Bretagne, la Hollande, le Portugal, d'autres métropoles encore, ne subiront-elles pas, tôt ou tard, l'invocation de cet audacieux précédent ?

Il est vrai que, sur une plus grande étendue de temps, l'exemple, le précédent, pourraient tourner à l'avantage des métropoles.

Avec leur diversité de population et leur défaut d'organisation financière et économique, les Philippines ne tarderont pas à se trouver en pleine décadence et à regretter l'heureux temps où la liberté était belle sous le protectorat américain !

YVES LANO

(La Dépêche Coloniale)

